



HAL
open science

Enquêter ‘chez les Batwa’ au Burundi, au croisement des marginalités

Zoé Quétu

► **To cite this version:**

Zoé Quétu. Enquêter ‘chez les Batwa’ au Burundi, au croisement des marginalités : Images de terrain dans les communautés twa de Makebuko et de Muyinga. 2022, Esquisses | Les Afriques dans le monde. <https://elam.hypotheses.org/3580>. halshs-03544638

HAL Id: halshs-03544638

<https://shs.hal.science/halshs-03544638>

Submitted on 26 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

Enquêter ‘chez les Batwa’ au Burundi, au croisement des marginalités

Images de terrain dans les communautés twa
de Makebuko et de Muyinga

Zoé Quétu

Citer : QUÉTU, Zoé, 2022. Enquêter ‘chez les Batwa’ au Burundi, au croisement des marginalités : Images de terrain dans les communautés twa de Makebuko et de Muyinga. *Esquisses | Les Afriques dans le monde*. <https://elam.hypotheses.org/3580>.
Version PDF : 16 pages.

L’auteur : Zoé Quétu est doctorante en sciences politiques à Sciences Po Bordeaux / LAM, sous la direction de Vincent Bonnacase.

La série de photos présentée dans ce billet a été constituée lors d’un terrain de recherche qui s’est déroulé au Burundi entre les mois de juin et d’octobre 2021. Ces photos ont été prises dans les communes rurales de Muyinga, située à l’est du Burundi à la frontière tanzanienne, et de Makebuko, au centre du pays, dans la province de Gitega. Elles ont été réalisées dans le cadre d’une recherche doctorale amorcée en 2018 qui porte sur les dynamiques de subordination au sein des sociétés, à travers le cas de la catégorie « twa » au Burundi. L’objectif de cette recherche est de comprendre comment, à travers différents mécanismes, l’ethnonyme « twa » a progressivement été associé à un statut social subalterne, puis d’analyser ce que cette association produit sur les rapports ordinaires au politique. Les enquêtes réalisées dans les communes de Muyinga et de Makebuko ont donc eu pour but d’interroger puis d’articuler différents aspects constitutifs de la subalternité « twa », en portant un regard spécifique sur les dynamiques de marginalisation géographique, foncière, économique, sociale et symbolique.

Ce texte est complété par le billet issu d’une conversation entre Zoé Quétu et Christian Bujiriri, artiste peintre, également publié dans Esquisses : « De la photo au tableau : circulations entre pratiques de recherche et pratiques artistiques ».

<https://elam.hypotheses.org/3582>.

Au Burundi, l’ethnonyme « twa » renvoie à une longue histoire de la discrimination : les récits des premiers voyageurs européens soulignent par exemple, dès la fin du XIX^e siècle, qu’il est interdit de boire, de manger ou de rentrer dans la maison d’un-e Twa (Van Den Biesen 1898). Aujourd’hui, si la discrimination dont fait l’objet cette catégorie de la population génère des débats et quelques politiques de discrimination positive, les rares études sur le sujet montrent que les individus dits twa possèdent toujours un accès particulièrement limité à l’éducation, à la propriété foncière et aux différentes instances de représentation politique (Uniproba 2008). Par conséquent, dans les imaginaires ordinaires, l’ethnonyme twa est aujourd’hui régulièrement associé à une situation de pauvreté. Cette assignation collective à une situation de pauvreté peut notamment s’expliquer par la crise du commerce de la poterie, une activité associée aux femmes twa, qui a frappé le pays à partir des années 1990.

Les photos qui suivent ont été prises dans ce que l’on nomme, selon les localités ou les personnes interrogées, des « sites » (*umusite*) ou des « villages » (*ibigwati*) twa. J’ai choisi

Zoé Quétu :

Enquêteur 'chez les Batwa' au Burundi, au croisement des marginalités

Esquisses | Les Afriques dans le monde, 2022



de travailler dans ces deux localités d'abord pour leur éloignement géographique avec la capitale économique, Bujumbura. De nombreuses associations de défense des droits des Twa se sont installées dans la capitale à partir de la fin des années 1990, mais les pratiques de ces associations, qui souhaitent surtout faire coïncider leur agenda militant avec celui des principaux bailleurs de fonds internationaux, sont parfois déconnectées des revendications locales. Travailler à Murenda et à Kwibuye m'a donc permis de me tenir à distance des réseaux militants urbains et internationalisés, tout en confrontant les discours de ces associations avec les perceptions des acteurs ruraux qu'elles entendent représenter. Enfin, j'ai également souhaité travailler dans ces deux localités pour leurs différences : la colline de Kwibuye se situe à quelques kilomètres de la ville de Muyinga, alors que la ville la plus proche de la colline de Murenda, Gitega, se situe à plus de trente-cinq kilomètres. Ces différences m'ont notamment permis d'observer si la proximité ou la distance avec l'urbain influait sur la perception d'une situation collective de marginalisation. Ces villages twa (*ibigwati vy'abatwa*), qui dans les cas de Kwibuye et de Murenda sont caractérisés par l'exiguïté et/ou la mauvaise qualité des terres, sont le résultat de politiques locales de villagisation initiée à partir des années 1980 et dont l'un des objectifs a été d'attribuer des terres à des familles twa qui n'en possédaient pas.

Les enquêtes menées dans ces localités ont été réalisées en kirundi, la langue nationale du Burundi, grâce à l'aide d'interprètes francophones. Ces interprètes n'étaient toutefois pas des traducteurs professionnels : j'ai privilégié le fait que ces derniers soient issus du lieu dans lequel allait se dérouler l'enquête à leur maîtrise de la traduction français-kirundi. Je souhaite vivement remercier Aimable et Elie pour leur traduction à Muyinga et à Makebuko, ainsi que toutes les personnes présentes dans ces deux localités qui ont fortement contribué au bon déroulement de l'enquête.



Photo 1 : Scène d'entretien collectif. Colline Murenda, commune Makebuko, province Gitega. Août 2021.

Cette photo représente une scène d'entretien collectif réalisé en août 2021 sur la colline de Murenda, au centre du Burundi, à proximité d'une des églises de la colline (bâtiment en second plan à gauche). L'entretien s'est déroulé sur plusieurs demi-journées, qui correspondaient chacune à différentes thématiques que je souhaitais aborder dans le cadre de ma recherche doctorale. J'ai dans un premier temps collecté des histoires orales sur le statut économique (*De quoi vos parents vivaient-ils ? Faisaient-ils état de difficultés économiques particulières ?*), foncier (*Depuis quand êtes-vous installés sur ces terres ? Où vos parents vivaient-ils avant et pourquoi ont-ils dû quitter leurs terres ?*) et social (*Quels types de relations vos parents entretenaient-ils avec leurs voisins ? Était-il possible de se marier avec un-e non-Twa à leur époque ?*) des Twa notamment depuis les années 1940. Dans un second temps, j'ai porté une attention particulière aux différents usages de l'ethnonyme « twa » durant la période de la guerre civile burundaise (1993-2005) : *en quoi vos activités ont-elles été impactées durant la guerre ? Avez-vous dû quitter vos terres durant cette période ? Avez-vous déjà pu mettre en avant le fait que vous étiez « Twa » pour échapper à des tueries ?* Enfin, mes interrogations ont porté sur la période contemporaine, et plus précisément sur les rapports au politique : *de quoi vivez-vous aujourd'hui ? Vous sentez-vous justement représenté par les associations twa situées à Bujumbura ou ailleurs ? Quelles relations entretenez-vous avec l'administration locale et avec vos voisins ?*

Zoé Quétu :

Enquêter 'chez les Batwa' au Burundi, au croisement des marginalités

Esquisses | Les Afriques dans le monde, 2022



Ces entretiens collectifs ont pu réunir, comme ce fut le cas ce jour-là, plus d'une centaine de personnes : d'abord une majorité d'enfants, puis des hommes et des femmes habitants dans le village twa, mais également des voisins curieux d'assister à la visite d'une étrangère, perçue comme blanche, sur une colline rurale du Burundi. Les personnes venues assister à l'entretien n'y ont toutefois pas toutes participé équitablement : sur une centaine de personnes, seule une dizaine a répondu activement aux questions posées. Cette photo ne reflète d'ailleurs que partiellement le nombre de personnes ayant assisté à l'enquête : des habitant·e·s de la localité sont également installés à ma droite, à ma gauche et derrière moi.

Mener des entretiens en contexte collectif n'a pas relevé d'un choix méthodologique de ma part, mais plutôt d'une contrainte de terrain avec laquelle il a fallu composer. Sur certains aspects, cette contrainte a toutefois pu nourrir la recherche en réactivant par exemple, lors d'échanges collectifs, les consensus et les dissensus qui structurent les imaginaires au sein de la communauté. Enfin, l'organisation socio-spatiale de ces entretiens collectifs a également pu révéler des structures de pouvoir entre les différents participant·e·s à l'enquête. Cette photo permet par exemple de mettre en lumière la manière dont les participant·e·s s'installent : en reproduisant des catégories, en fonction notamment de l'âge et du genre. Les aînés sociaux masculins s'installent sur des bancs et sont particulièrement actifs lors des entretiens, alors que les femmes restent assises sur le sol, en second plan, et sont généralement plus silencieuses. On me propose quant à moi de m'installer sur le banc, aux côtés des hommes âgés, dévoilant par-là comment, dans cette configuration, mon statut d'étrangère européenne surplombe mon identité de genre et ma position de cadette sociale.



Photos 2 et 3 : Célébrations : danses et chants à la fin de l'enquête. Colline Murenda, commune Makebuko, province Gitega. Août 2021.

Ces deux photos ont été prises à quelques secondes d'intervalle, à la fin d'un entretien collectif sur la colline de Murenda (photo n° 1). Afin de célébrer la présence d'une étrangère « chez les Batwa » (*ku k'abatwa*), des femmes se sont mises à danser et à chanter. Il est arrivé que des hommes prennent part aux danses initiées à l'occasion de la fin d'une enquête, mais leur participation ne s'est faite qu'à la marge. Si ces célébrations m'ont permis de partager des moments de joie et de festivités avec les habitant·e·s, celles-ci ont surtout généré de nombreuses interrogations éthiques et méthodologiques sur les représentations entretenues par la majorité des personnes interrogées quant aux finalités de ma recherche.

Comme le témoignent les photos ci-dessus, ma présence au village est une fête. Cependant, ces festivités sont aussi à analyser à l'aune des amalgames produits par la posture de chercheuse, *a fortiori* occidentale, auprès d'un public discriminé d'une part, et précarisé de l'autre. Tout d'abord, la présence d'une étrangère perçue comme blanche (*umuzungu*) au sein d'une communauté twa sur les collines du Burundi n'est pas banale. Au-delà du fait que mes visites suscitent des formes de curiosités qui dépassent les frontières du village twa (photo 1), s'intéresser, qui plus est depuis l'Europe, à une catégorie de la population socialement discriminée dans le pays a pu être perçu par les villageois·es comme un événement saillant. Il est par exemple arrivé, en province de Gitega au centre du pays, qu'une femme se mette à « pleurer de joie » à la suite d'un de mes séjours durant l'été 2021, car la présence d'une blanche au sein de son foyer était, selon ses mots, « une bénédiction ». Si cette réaction pose question au regard de ma posture de chercheuse, à la fois sur les plans éthique et méthodologique, elle tend aussi à souligner l'infériorisation structurelle dont fait toujours l'objet cette catégorie de la population. Le fait d'entrer dans ce foyer a également pu faire écho à l'ancien tabou selon lequel il est interdit d'entrer dans la maison d'un·e Twa.

Ensuite, enquêter en situation d'extrême précarité a pu engendrer des incompréhensions vis-à-vis de mon travail de recherche. En effet, au Burundi, pays caractérisé par une situation de post-conflit et largement tenu à l'écart des circuits touristiques internationalisés, la présence occidentale, notamment en zone rurale, est avant tout une présence humanitaire. Dans ce contexte, mon statut de chercheuse enquêtant en situation d'extrême précarité a été, dans le cadre de nombreuses relations d'enquêtes sur les collines comme en ville, confondu avec un travail humanitaire. Ces confusions ont pu revêtir différentes formes selon les configurations ou le profil de la personne interrogée : j'ai pu être sollicitée, parfois avec insistance par les militant·e·s associatifs twa, afin d'initier un « projet de développement » ou de demander l'appui d'un « bailleur de fonds », ou encore, en zone rurale, pour donner de l'argent afin de nourrir et de scolariser des enfants, ou d'aider à la reconstruction d'une maison endommagée. Dans une certaine mesure, ces célébrations de fin d'enquête ont également pu être alimentées par les perceptions biaisées que certain·e·s de mes interlocuteur·trice·s entretenaient quant aux objectifs réels de ma présence au village.

Si ces décalages de perceptions ont donné lieu au fil du terrain à de multiples réajustements méthodologiques de ma part – j'ai par exemple systématisé des formes de rétributions financières ou alimentaires lors de mes enquêtes en zones rurales –, elles m'ont surtout conduit à m'interroger sur les incidences éthiques liées à la tenue d'une recherche en contexte d'extrême précarité.



Photo 4 : Une femme fabrique un pot en argile à la main. Colline Kwibuye, commune Muyinga, province Muyinga. Juillet 2021.

La photo ci-dessus représente une femme en train de fabriquer un pot en argile (*inkono*) à côté de sa maison, sur la colline de Kwibuye, à l'est du pays. Au Burundi, le métier de potier est associé à l'ethnonyme twa, bien que tous les Twa ne soient pas potiers et qu'il existe des potiers non-Twa. Les sources coloniales montrent par exemple que les femmes twa détiennent le quasi-monopole de cette activité dès le début du xx^e siècle (Rabru 1922). Avant les années 1990, le commerce de la poterie, qui fonctionne sous forme de troc, s'insère dans un marché dynamique. Les pots en argile, qui peuvent revêtir différentes tailles comme le montre la photo ci-dessus, ont de nombreuses fonctions au sein de la société burundaise : ils permettent, par exemple, de conserver les aliments et la fraîcheur de l'eau, de cuisiner, de transporter des vivres ou encore d'être utilisés comme ustensiles de cuisine. À partir des années 1990, les pots en argile sont progressivement remplacés par des ustensiles de cuisine dits « modernes », c'est-à-dire en plastique ou en métal, réputés plus solides et vendus à

moindre coût. En zone rurale, certaines familles continuent à vivre de la poterie, mais leurs revenus se sont considérablement dégradés au cours des deux dernières décennies.

Dans un contexte de tarissement des ressources liées à la poterie, l'accès à la terre est donc devenu, pour de nombreuses familles twa, un facteur essentiel de subsistance économique. Cependant, la majorité de ces familles ne dispose que de très petites parcelles (*igitongo*), compte tenu notamment de la pression foncière qui caractérise le Burundi, petit pays marqué par une des densités les plus fortes d'Afrique et dont environ 90 % de la population tire ses revenus du secteur agricole. Dans le village twa de la colline de Kwibuye, où cette photo a été prise, les habitant-e-s possèdent en moyenne des parcelles entre 0,001 et 0,003 hectare, soit entre 10 et 30 mètres carrés, selon les données collectées lors de mon enquête en juillet 2021. En guise d'illustration, nous pouvons observer, en second plan de la photo, l'exiguïté de la parcelle appartenant à la femme photographiée, qui sert ici à la culture du manioc.



Photo 5. Fabrication de pots. Colline Kwibuye, commune Muyinga, province Muyinga. Juillet 2021.

Cette photo montre une femme en train de terminer la confection d'un pot en argile sur la colline de Kwibuye. Au premier plan de la photo, nous pouvons voir un tas d'argile prêt à être fabriqué (*umutango*), autrement dit préalablement mélangé à de la terre afin de renforcer la solidité des pots.

Dans ce village comme dans d'autres, l'accès à l'argile représente un défi majeur pour les potières. La difficulté d'accéder à cette matière première entre en résonance avec la précarité foncière qui caractérise le village : pour obtenir de l'argile, il faut creuser un trou de plusieurs mètres de profondeur dans des zones marécageuses bien précises, qui sont en majorité situées dans des fonds de vallée. Or, au Burundi, les politiques de valorisation du marais ont été orientées autour des activités agricoles, et non pas des activités artisanales. De plus, les terres distribuées aux familles twa à partir des années 1980 sont situées, comme c'est le cas ici à Kwibuye, non pas sur le fond de la vallée, mais sur le flanc de la colline. Par conséquent, pour obtenir de l'argile, les potières sont souvent contraintes de marcher durant plusieurs kilomètres jusqu'à la vallée, puis d'extraire l'argile sur des terres qui ne leur appartiennent pas. Pour éviter tout conflit avec le propriétaire de la parcelle, les potières se déplacent souvent de nuit afin d'être plus discrètes, mais cette stratégie ne se révèle que partiellement payante ; nombre d'entre elles ont fait état, lors d'entretiens, des violences physiques qu'elles subissent lorsqu'elles tentent d'extraire de l'argile illégalement.



Photo 6 et 7 : Fabrication de pots. Colline Kwibuye, commune Muyinga, province Muyinga. Juillet 2021.



Photo 8 : Séchage des pots. Colline Kwibuye, commune Muyinga, province Muyinga.
Juillet 2021.

Au premier plan de la photo, des pots en argile sont en train de sécher avant l'étape de la cuisson. À gauche, l'un des fours extérieurs du village composé de pierres et de petits-bois et consacré à la cuisson des pots (*icokezo*) est prêt à être utilisé. Si l'activité de poterie est peu rentable, c'est également à cause de sa temporalité : il faut compter environ une semaine entre le moment où les potières partent chercher l'argile et le moment où le pot est prêt à être vendu. Entre ces deux étapes, il faut notamment faire sécher les pots, un temps régulièrement allongé durant la saison des pluies.

En second plan, nous pouvons observer la maison d'un des habitants du village. Ces maisons, désignées comme des « huttes » (*nyakatsi*) ou des « maisons en paille » (*inzu z'amitego*), représentent un des symboles constitutifs de l'imaginaire de la pauvreté au Burundi, condition qui demeure étroitement associée à la catégorie twa dans les représentations ordinaires. Si ce type d'habitat n'est en réalité pas propre aux villages twa, rares sont les villages twa qui n'en possèdent pas. Par exemple, sur la colline de Kwibuye où cette photo a été prise, environ la moitié des habitations sont des maisons « en paille ».



Photo 9 : Une « hutte » (*nyakatsi*) dans le village twa de la colline de Mukoni, commune Muyinga, province Muyinga. Juillet 2021.



Photo 10 : Une femme devant son champ de bananier. Colline Kwibuye, commune Muyinga, province Muyinga. Juillet 2021.

Sur cette photo, une ancienne potière m'explique qu'elle a été contrainte d'abandonner la pratique de la poterie à cause de son âge : elle estime ne plus avoir assez de force physique pour aller puiser l'argile dans le marais. Cette femme tire donc la majorité de ces revenus du secteur agricole. Au moment où la photo a été prise, celle-ci est en train de me montrer sa parcelle, tout en soulignant les difficultés qu'elle rencontre en vivant de l'agriculture sur des terres exiguës et peu fertiles. En second plan à gauche, un manguier indique la présence de quelques arbres fruitiers dans le village. À droite, des installations électriques traversent le site sans pour autant le desservir.



Photo 11 : À la recherche des frontières du village. Colline Kwibuye, commune Muyinga, province Muyinga. Juillet 2021.

Cette photo a été prise lors d'une matinée d'enquête réalisée dans le village twa de la colline de Kwibuye. L'objectif était notamment de comprendre s'il existait, à la fois dans les représentations collectives et dans les pratiques, des frontières marquées entre le village « twa » et les habitations voisines, autrement dit si la variable « ethnique » pouvait influencer sur la perception de l'espace. En effet, parler de « village twa » au Burundi peut sembler contre-intuitif : le pays est caractérisé à la fois par de l'habitat dispersé et par une forte homogénéité territoriale. Il n'existe par exemple pas de langues ou de territoires « hutu », « tutsi » ou « twa ». Cependant, à la suite de différents mécanismes historiques, politiques et sociaux, des regroupements de terres et d'habitations conditionnés à l'appartenance ethnique « twa » ont été constitués. Sur cette photo, des enfants me guident, avec une grande précision, à travers les différents chemins qui constituent les délimitations du village.



Photos 12 et 13 : Cartographies participatives. Colline Murenda, commune Makebuko, province Gitega. Août 2021.

Zoé Quétu :

Enquêter 'chez les Batwa' au Burundi, au croisement des marginalités

Esquisses | Les Afriques dans le monde, 2022



Ces photos ont été prises lors de la réalisation d'une série de cartographies participatives sur la colline de Murenda. L'objectif était de faire représenter des cartes mentales du « village twa » afin d'analyser la manière dont les individus s'approprient et mettent en avant certains points marquants de l'espace. Dans un premier temps, cet exercice a suscité de nombreuses retenues de la part des participant-e-s. La majorité d'entre eux-elles ne savaient ni lire, ni écrire, et les outils nécessaires à la réalisation de cet exercice, à savoir le papier et le stylo, demeurent étroitement associés à ces activités. Cette barrière symbolique s'est manifestée encore plus fortement auprès d'un public féminin : aucune femme n'a souhaité participer activement à cet exercice, que cela soit à Murenda ou dans d'autres localités du pays.

Sur la photo n° 13, un des participants a réalisé un croquis du village sur son avant-bras à l'aide d'un morceau de bois. Des points marquants de l'espace y sont représentés : la perception d'un espace précisément délimité, traversé par une route et dans lequel l'église, représentée en bas à gauche du croquis et que l'on peut également observer sur la photo n° 1, occupe une place majeure.



Photo 14 : Vue depuis le village de Kwibuye, province de Muyinga, juillet 2021.